

# MAX LE JUSTICIER

L'AFFAIRE JOURDAIN



BERTRAND BÉGIN

# MAX LE JUSTICIER

## L'AFFAIRE JOURDAIN

APRÈS M'ÊTRE ASSURÉ QUE LES HOMMES ET LEUR DIABLESSE ÉTAIENT AUX PORTES DE L'ENFER ET LES FILLES À L'ENTRÉE DU CIEL, J'EFFACAI TOUTES LES TRACES POUVANT RÉVÉLER MA PRÉSENCE ET JE QUITTAI LES LIEUX AVEC LE VISAGE EN LARMES, MAIS SANS ME PRESSER.

C'EST CE JOUR-LÀ QUE JE PRIS LA DÉCISION DE PASSER À L'ATTAQUE.  
J'ALLAIS VENGER JOSÉE ET TOUTES CES FILLES QUE JE NE CONNAISSAIS MÊME PAS, ET BIEN D'AUTRES  
QUI VIVAIENT LES MÊMES HORREURS SOUS LE JOUG DES GANGS DE RUE.  
J'ALLAIS ME TRANSFORMER EN JUSTICIER REDRESSEUR DE TORTS. J'ALLAIS DEVENIR UN ASSASSIN.

À VENIR PROCHAINEMENT : VOLUME 2

L'AFFAIRE ADIL DEWAN

VULCAIN ET SATURE RENTRENT AU QUÉBEC POUR ÊTRE CONFRONTRÉS  
À UN ENNEMI SOURNOIS ET DANGEREUX, CE QUI LES CONDUIRA ÉVENTUELLEMENT  
AU COEUR DE L'ACTION EN INDE. VULCAIN DÉCOUVRIRA RAPIDEMENT QUE L'ENNEMI  
N'EST PAS TOUJOURS CELUI QU'ON PENSE.

## Prologue

**T**ombe la neige, comme dit la chanson d'Adamo. Ce soir, seul dans mon appartement du centre-ville, je regarde tomber cette manne blanche tout en ressassant des souvenirs qui ne cessent de tourner en boucle dans ma tête depuis mon réveil. Le plus mémorable jusqu'ici est d'avoir débarrassé l'humanité d'un salopard en cravate de la pire espèce. Un avocat véreux et corrompu, dépourvu de tout sens moral qui n'aurait pas hésité à faire tuer sa propre mère pour toucher l'assurance-vie de la vieille dame. Cet homme corrompu jusqu'à l'os et ses sous-fifres m'ont fait voir un côté de l'humain que j'aurais préféré ne jamais connaître. Alors j'ai fait ce que je devais faire. Sans aucune hésitation, j'ai pris les choses en main pour mener à bien la tâche qui aurait normalement dû revenir aux représentants de la loi et l'ordre. Malheureusement, ici comme dans la plupart des pays occidentaux, les forces de l'ordre sont constamment empêtrées dans la complexité de nos lois et règlements souvent favorables aux criminels.

Assis dans mon fauteuil, je revois en pensée Norm McPhee sortir de la tour d'ivoire qui abritait son bureau d'avocat. Son garde du corps, connu sous le sobriquet de

« killer », marchait devant pour lui servir d'écran au cas où un malfrat quelconque voudrait s'en prendre au grand homme. La distance entre l'immeuble de quarante étages et la Cadillac blanche dans laquelle l'attendait son chauffeur était exactement de douze pas. Je le sais parce que j'ai fait le test moi-même. Et douze pas, c'était suffisant pour un tir de qualité.

McPhee était réglé comme une horloge. Chaque jour à la même heure, il quittait son bureau pour se rendre à son condo dans Westmount. Rarement en retard, sauf quand sa présence était requise en cour ou s'il devait gérer une crise avec sa bande de scélérats. Dix jours. Cela faisait dix jours que j'épiais ses faits et gestes et que je préparaïs mon coup. J'avais pensé à tout dans les moindres détails, même au meilleur moyen de disparaître comme un fantôme une fois le travail complété.

Le jour J, dame nature était de mon côté. Une journée ensoleillée ; pas trop, juste assez. Quant au vent, je crois qu'il s'était absenté pour me faciliter la tâche. J'avais confiance en ma M200. Mon ami Eddy avait eu raison. La ferme de son oncle était l'endroit idéal pour apprivoiser l'arme préférée de mon père et peaufiner la qualité de mon tir. J'y avais passé cinq jours à tirer sur des cibles de tout acabit que l'oncle et le père d'Eddy avaient installées à différents endroits, le plus loin qu'ils purent, croyant avoir affaire à un athlète olympique à l'entraînement, ce qu'évidemment je m'étais bien gardé de nier. J'avais choisi l'angle de tir très soigneusement ainsi que l'emplacement d'où j'allais tirer. Bien campé au sixième étage inoccupé d'un bâtiment voisin, je perçai un trou dans la vitre de coin à l'aide d'un coupe-verre circulaire, juste assez grand pour me permettre d'accomplir ma mission. Norm McPhee mourut un jeudi après-midi à 16 h 03, d'une balle dans la tête.

Tout comme pour les quatre membres de gang de rue que j'ai abattus quelques semaines plus tôt dans une ancienne école, aucun remords ne vint hanter mes nuits. Au contraire, je me sentais serein, libéré même de les savoir tous hors d'état de nuire.

Ce jour-là, Max le redresseur de torts ou si vous préférez l'assassin, venait de voir le jour.

Depuis lors, je n'ai jamais cessé de pourchasser et punir l'injustice où qu'elle se trouve dans ce monde devenu un terrain de chasse pour les fripouilles à la recherche de sensations fortes, voulant s'approprier indûment le bien et l'argent des autres.

Mon association avec « Kill the Bastards », une organisation ultra-secrète travaillant dans l'ombre et totalement inconnue des gouvernements à l'échelle planétaire, a fait de moi ce que je suis devenu. Un tueur de truands, de dictateurs sanglants et de misérables lâches qui s'en prennent aux plus faibles qu'eux. Kill the Bastards, que j'appelle K the B, opère dans le plus grand secret et même ses « hitmen » ne se connaissent pas entre eux. Mais ça, c'est une tout autre histoire.

# 1

**J**e me souviens très bien du jour où tout a basculé pour moi. Le jour de tous les dangers, comme j'aime à me le remémorer.

À cette époque, nous habitions à quelques rues de la montagne où nous aimions disparaître de longues heures pour nous amuser durant les vacances d'été lorsque nous étions jeunes. Nous passions nos journées à jouer aux cowboys et aux Indiens avec des bouts de bois et des révolvers à pétards qui refusaient de fonctionner la plupart du temps. La densité de cette forêt en faisait l'endroit idéal pour se cacher de nos ennemis improvisés du moment. Certains jours, nous nous enfoncions plus profondément dans cette jungle québécoise pour y construire des huttes avec des bouts de branches feuillues. Nous les couptions aux arbres avec des couteaux et des haches empruntés sans permission dans le garage ou le sous-sol de nos parents. Oubliez les parents surprotecteurs qui veulent absolument avoir leur progéniture à l'œil en tout temps. Tout ce que nos parents demandaient, c'est de nous voir revenir à la maison à l'heure des repas et à la tombée de la nuit pour que nous nous lavions et nous couchions. C'était bien avant le règne

des parents gâteaux et des enfants rois. Le monde a bien changé depuis l'époque de ma jeunesse.

Côté loisirs, nous n'étions pas tellement gâtés. S'amuser dehors à l'air libre nous comblait. On ne demandait pas beaucoup plus. Une saucette à l'occasion dans un lac ou une rivière permettait de se rafraîchir sans qu'il n'en coûte rien aux parents. On se déplaçait la plupart du temps sur de vieux vélos hérités de nos aînés. C'était la norme pour la plupart d'entre nous. Les plus chanceux roulaient sur des trois vitesses avec les manettes de freins vissées aux extrémités du guidon. Les autres se contentaient de bicyclettes plus traditionnelles.

L'hiver, ce n'était pas tellement différent. Avec mes patins usagés aux pieds et un bâton de hockey en main, je me rendais à la patinoire extérieure derrière l'école secondaire pour pratiquer notre sport national. Quand il y avait de la neige sur la patinoire, nous n'avions d'autre choix que de pousser des grattoirs en acier trempé pour dégager la surface glacée. Avec mes sœurs, nous passions de longues heures à descendre les pentes dans la montagne en toboggan que nos aînés appelaient « traîne sauvage », sans que l'on n'ait jamais compris pourquoi. D'autres se contentaient de traîneaux sur patins ou de simples cartons d'emballage – le « crazy carpet », venait tout juste de faire son apparition. L'important, c'était de s'amuser et d'avoir du plaisir. Et croyez-moi, du plaisir, on en a eu.

La conception du plaisir chez les jeunes aujourd'hui se résume à bien peu de choses : jeux vidéo, iPad et téléphone intelligent. J'ai l'impression que cela suffit à les remplir d'allégresse. Autre temps, autres mœurs. Chaque génération a sa façon d'apprécier la vie. J'ai eu la mienne, ils ont la leur et les générations futures feront ce qu'ils en veulent également.

Le premier lundi du mois d'août. C'est là que ça s'est passé. Je venais d'avoir quatorze ans. Mon père m'avait permis d'utiliser mes économies pour acheter une carabine usagée de type 22LR d'un voisin. Après m'être procuré des munitions à la quincaillerie, ce qui n'était qu'une formalité à cette époque, je décidai de prendre le sentier qui conduit au lac Breton à environ un kilomètre de marche au sud de la municipalité. Le soleil rayonnait de tous ses feux et je voulais étrenner ma nouvelle acquisition. Posséder une arme à feu n'avait rien de bien sensationnel même sans l'âge de la majorité. Le permis de port d'armes nous était inconnu et la décision d'en posséder une ou pas était laissée au bon jugement du chef de famille. Plusieurs de mes amis en possédaient et on se donnait rendez-vous dans des carrières abandonnées ou des endroits déserts pour se faire la main sur des cibles improvisées.

Lorsque je quittai la maison, les nuages annoncés à la radio n'avaient pas encore fait leur apparition. Une fois dépassée la dernière maison appartenant aux Savoie, la forêt nous ouvrait les bras comme pour nous souhaiter la bienvenue. Le premier deux cents mètres avant de parvenir au sentier menant à la montagne était de loin le plus difficile à franchir. L'obstacle était de taille. Une pente abrupte et un sol inégal recouvert de pierres humides, acérées et ultra glissantes laissaient immanquablement apparaître une première trace de sueur sur le front de quiconque n'avait pas l'habitude de l'effort. La moindre chute vous assurait une visite à l'urgence de l'hôpital.

Je sautai de pierre en pierre avec ma carabine en main et parvins à franchir la distance sans trop de difficulté. L'avantage d'être jeune et en forme jouait en ma faveur. Sans tarder, je m'enfonçai dans l'étroit passage permettant de contourner le sommet le plus élevé de la chaîne

montagneuse. J'avançais d'un bon pas tout en jetant régulièrement un œil au sol afin d'éviter de trébucher sur un roc ou une racine surélevée qui parsemait ma route.

Puis ce fut le premier coup de semonce. Celui du tonnerre précurseur de l'orage à venir. Très vite, de lourds nuages envahirent le ciel. Je continuai d'avancer sur le sentier en pente malgré la pluie. Je pensais à mon père qui me répétait souvent la même rengaine quand j'étais plus jeune. « *Écoute Max, la pluie ce n'est que de l'eau qui tombe des nuages. Tu n'as pas à avoir peur. Tu ne fondras pas.* » Dix minutes plus tard, le ciel s'était calmé et le soleil faisait de rares apparitions ici et là, comme pour m'encourager à avancer plus vite, ce que je fis.

J'étais à mi-chemin lorsque le second coup de tonnerre se fit entendre. *Baboum !* Je n'étais pas monté si haut dans la montagne depuis belle lurette. Ma dernière randonnée au lac Breton remonte à quelques années alors que je m'étais joint à la bande des « slingshots » pour un concours d'habileté de tir. Les écureuils, qu'on retrouve en grand nombre dans nos forêts canadiennes, étaient la cible principale de ces adeptes de la fronde. Les droits des animaux, on ne connaissait pas ça. Même pas certain que ça existait. De toute façon, nous étions jeunes et on s'en foutait probablement autant que la possibilité d'aller en enfer après notre mort.

« *L'enfer, le péché, tout ça ce sont des légendes urbaines fabriquées de toutes pièces pour faire peur au monde* », répétait le gros Lucas chaque fois qu'il était question d'un enseignement de l'église que l'école cherchait à nous enfoncer dans le crâne.

Le ciel s'assombrit à nouveau. J'arrivais à peine à voir le sentier devant moi. Puis, sans crier gare, l'orage s'abattit sur moi. Tout y était : un tonnerre à faire peur aux enfants et aux chiens errants, des éclairs qui feraient l'envie de Zeus

et de Thor, un vent à faire trembler les arbres et une pluie d'une rare intensité qui me força à regarder autour de moi pour trouver un abri temporaire. Il pleuvait des cordes et respirer devenait difficile, presque impossible.

Je me dirigeais vers une rangée de pins géants le temps que passe l'orage lorsque la foudre frappa le sol à mes pieds. Je sentis un courant électrique parcourir mon corps, comme quand on touche au fil dénudé d'un appareil électrique, mais en beaucoup plus fort. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant, mais j'avais lu dans des livres que des personnes qui frappées par un puissant éclair étaient décédées presque subito presto. Ce fut une drôle de sensation. Je pense que si un géant m'avait frappé d'un coup de poing en plein front, cela n'aurait pas été bien différent. La dernière chose dont je me rappelle, c'est de m'être effondré comme une roche jetée du haut d'un escalier. Ne me demandez pas combien de temps je suis resté au sol, je n'en ai aucune idée. Je n'avais pas de montre au poignet et je n'en voulais pas non plus. À quatorze ans, qui avait besoin d'une montre ? Pas moi en tout cas.

La pluie avait cessé et la nuit commençait à répandre ses tentacules sur la ville lorsque je repris connaissance. J'aurais dû être mort ou à tout le moins courbaturé, mais c'était tout le contraire. Non seulement j'étais vivant, je me sentais frais et dispos comme si j'avais dormi toute une nuit, confortablement couché dans mon lit. Je me levai et ramassai ma carabine. Il faisait nuit et je fis demi-tour pour rentrer chez moi.

Je n'ai jamais compris ce qui m'était arrivé dans la montagne ce jour-là. Normalement, j'aurais dû éprouver des séquelles suite à une telle décharge électrique, bien que l'éclair ne m'ait pas frappé directement. Ce fut tout le contraire. Je ne m'étais jamais senti aussi bien. Jamais !

Je décidai de n'en parler à personne, surtout pas à mes parents pour ne pas les apeurer. La foudre a frappé violemment et j'allais très bientôt en ressentir les effets bénéfiques, sauf que je l'ignorais encore. Petit à petit, j'ai compris qu'il se passait quelque chose en moi, comme si une mutation génétique me transformait de l'intérieur. Je me sentais devenir différent des autres, un garçon version améliorée. Tout devenait facile. À l'école, l'apprentissage des mathématiques et des sciences, tout comme les autres matières académiques non seulement ne me rebutaient plus, mais j'étais passé premier de classe au grand dam des petits bollés qui s'arrachaient ce titre d'une année à l'autre.

## 2

### Les Jourdain

**L**a famille Jourdain habitait la maison en face de la nôtre. À l'origine, l'endroit était désert. Seules les mauvaises herbes hantaient l'immense terrain vague où s'est développé notre quartier. Richard Jourdain et mon père furent les premiers à acheter des lots pour y construire leur maison. Puis, petit à petit, le quartier a pris forme. La ville a creusé des canalisations pour l'eau potable et installé des bornes à incendie; des trottoirs sont apparus de chaque côté des rues qu'on a ensuite asphaltées. Un réseau de fils accrochés aux poteaux de cèdre profondément ancrés dans le sol garantissait l'électricité à tous. Une fois bien installées, les deux familles sont passées au plan B : procréer. Les deux couples souhaitaient ardemment avoir des enfants pour cimenter le tissu familial.

« Rick » Jourdain, comme l'appelait mon père, travaillait comme mécanicien pour la municipalité tandis que son épouse Sue enseignait le français au High School, la seule école anglophone de la ville. Ils ont eu trois enfants : Josée, Claude et Marie. Marie, la plus jeune, est décédée à l'âge de

cinq ans suite à une sévère pneumonie. Ce fut une période triste et difficile pour les deux familles qui étaient devenues très proches. Josée, Claude et moi avions plus ou moins le même âge et sommes rapidement devenus inséparables. Nous avions grandi, joué et étudié ensemble depuis le primaire. Je dois même avouer que Josée fut mon premier amour. Nous faisions déjà des projets d'avenir malgré notre jeune âge. Les funérailles de Marie morte si jeune furent un événement d'une extrême tristesse. C'est toujours le cas lorsqu'un tel malheur frappe une famille avec laquelle on a énormément d'affinités. Puis, sans crier gare, les choses ont rapidement changé.

Un matin, ma mère se rendit chez les Jourdain pour se frapper le nez sur une porte fermée à clé et une maison sans vie. Revenue à la maison songeuse, elle est rapidement retournée à ses tâches ménagères. Avant de préparer le souper pour mon père et moi, elle retourna frapper à leur porte. Personne. Intriguée par cette absence anormale, Mona utilisa la clé qu'on lui avait confiée pour s'occuper des plantes et du courrier lors des rares absences de la famille. L'intérieur était aussi silencieux qu'une crypte au fond d'un cimetière de campagne. Non seulement il n'y avait personne, la plupart des armoires de cuisine étaient plus ou moins vides. Anticipant le pire, Mona gravit l'escalier pour se rendre à l'étage supérieur. Personne là non plus. Son anxiété monta de plusieurs crans lorsqu'elle vit les portes des garde-robés ouvertes et la plupart des vêtements envolés.

— Quelque chose de grave s'est passé dans cette maison, Henri. Est-ce que Rick t'aurait parlé de déménager ou de partir en vacances ? Ils ont apporté chaudrons, assiettes, verres et même des ustensiles, ce qui n'est définitivement pas normal.

— J'en sais pas plus que toi. Et toi Max, saurais-tu quelque chose qu'on ignoreraient, ajouta-t-il en me regardant ?

— Pas vraiment. Hier Josée m'a informé qu'elle et son frère partaient passer quelques jours au chalet de leurs grands-parents. Cela m'a semblé bizarre, car jamais auparavant nous n'avions entendu parler d'eux. Mais je n'ai pas osé lui poser la question lorsqu'elle m'a informé de leur départ.

Mes parents se sont regardés comme s'ils venaient d'apprendre que la guerre venait d'être déclarée. Je pouvais voir l'inquiétude dans leurs yeux. Ma mère téléphona aux voisins au cas où l'un d'entre eux les aurait vu partir. Négatif!

Après un long silence, je repris la parole.

— Josée et moi avions convenu de nous voir ici mardi ou mercredi et de passer une partie de la journée à la plage. Jamais elle n'a soulevé l'idée d'un possible déménagement. J'avoue ne rien comprendre non plus.

Leur disparition a créé un grand vide dans nos vies. Où étaient passés mes amis ? Que leur était-il arrivé ? Pourquoi la famille Jourdain a-t-elle agi ainsi dans le secret le plus total ? Mystère et boule de gomme.

Ils se sont évaporés dans l'air comme la fumée d'une cheminée soufflée au loin par le vent froid du matin. Nos familles étaient très proches et cela ne fait qu'ajouter au mystère. Tous nos voisins et amis sont demeurés bouche-bée devant cette disparition aussi inattendue qu'inexplicable. Rien ne permettait de croire qu'il y a eu crime cette nuit-là. Il n'y avait définitivement pas matière à enquêter. Partir sans avertissements préalables aux voisins n'enfreint aucune loi, bien que ce soit à tout le moins questionnable. Dans les jours et les semaines qui suivirent, mon père se referma sur lui-même sans qu'on sache trop pourquoi. D'un ordinaire doux et agréable, on a vu apparaître un nouveau Henri Sauvé, ou peut-être était-ce l'ancien qui refaisait surface. Aucun des deux enfants Jourdain ne s'est présenté à l'école

à la reprise des cours en septembre. Les mois et les années ont passé et petit à petit le mystère Jourdain est devenu une affaire classée et presque oubliée par la plupart des gens du quartier, sauf pour notre famille. Ils avaient fait les manchettes des médias locaux environ six mois après leur disparition lorsque leur maison fut détruite en pleine nuit par un incendie suspect.

« Un incendie criminel, aucun doute là-dessus », a déclaré le chef des pompiers quelques jours plus tard. « Nous avons trouvé des traces d'accélérant à divers endroits dans la maison. Nous poursuivons notre enquête. »

Les journaux avaient reparlé de « l'affaire Jourdain » passée sous le radar médiatique depuis leur disparition. « Comment une famille complète peut-elle s'évaporer sans laisser de traces », écrivait l'hebdomadaire local. « Avez-vous pensé qu'ils ne veulent peut-être pas être retrouvés et qu'ils ont quelque chose à se reprocher », avait lancé un animateur de la radio communautaire. Comme c'est souvent le cas, l'affaire Jourdain s'éclipsa assez rapidement de l'attention que leur portaient les médias locaux et régionaux pour faire place à d'autres nouvelles plus récentes.

Est-ce l'incendie de leur maison qui fut l'élément déclencheur, toujours est-il que la déclaration du chef pompier a sérieusement affecté mon père. Pour la première fois, je l'ai vu verser quelques larmes. Ma mère s'est approchée de lui, mais plutôt que de le prendre dans ses bras, elle lui a mis les mains sur les épaules, l'a regardé dans les yeux en le secouant avec toute l'énergie qui lui restait.

— C'est quoi ton problème, Henri Sauvé ? T'as pas dit un mot à leur sujet depuis leur départ et soudainement tu te mets à brailler comme un enfant. Si tu sais quelque chose, dis-le.

— C'est une longue histoire, Mona. Cela date de bien avant que je te connaisse.